

ESQUISSE POUR LE PORTRAIT D'UNE REINE : RANAVALONA Ière

par

Simon AYACHE

La reine Ranavalona Ière n'a vraiment pas très bonne réputation. Pourtant, elle représente dans l'histoire de Madagascar une très haute figure, et personne n'oserait nier son rôle déterminant. Fut-elle une grande reine, comme Andrianampoinimerina et Radama, Andriandahifotsy et Ratsimilaho furent de « grands rois » ? On ne peut le prétendre, car elle n'apparaît pas aussi « responsable » qu'eux des événements historiques si considérables dont son règne porte la marque. Fut-elle du moins, comme Victoria d'Angleterre, la reine d'un grand règne ? Pas davantage, car l'histoire n'accorde généralement pas à cette période, fort longue d'ailleurs (1828-1861), le même caractère d'épanouissement ou de fécondité qu'elle reconnaît à l'œuvre des plus célèbres princes d'Imerina, des pays sakalava ou de la Confédération betsimisaraka. Ranavalona Ière plongea, tout au contraire, Madagascar dans une époque de crise. Les rois puissants qui la précédèrent ont tous gagné leur légende flatteuse de sagesse et de lumière, ou de grandeur conquérante et civilisatrice. Pour Ranavalona, le « tribunal de l'histoire », qui existe dans l'opinion populaire, hésite et rapidement condamne.

Point de légende, sinon celle d'un personnage sorti de la nuit, qui mérite les noms d'Ogresse couronnée, de Néron, Caligula, Messaline malgache... A l'heure de l'indépendance reconquise, la souveraine qui défendit âprement son royaume contre les convoitises coloniales des puissances européennes, qui régna trente trois ans sur la ville de Tananarive du haut de Manjakamiadana, sur les collines de l'Imerina, sur l'île immense de Madagascar, n'a pas mérité de voir son nom consacré par l'une de ces plaques de gloire que distribuent, selon le sentiment populaire, les conseils municipaux... Dans la capitale, Andrianampoinimerina a son avenue, Radama sa rue, et depuis l'époque coloniale, mais on n'a pas trouvé la plus petite impasse à lui offrir. Son image est, semble-t-il, gênante. Ranavalona Ière assassina ses concurrents au trône, fit exécuter les prisonniers, persécuta les chrétiens, ferma les écoles, bloqua les ports au commerce — L'histoire, donc, l'accable, et ses défenseurs restent timides. Pourquoi tant d'opprobre ?

Nous nous proposons d'examiner d'abord les origines de tels jugements. Au nom de quelles conceptions, morales ou politiques, subit-elle condamnation si grave, un véritable anathème ? Mais à force de la charger ainsi de « tous les péchés d'Israël » dans la « nouvelle Sion » on finit par créer, faute de légende glorieuse, un véritable mythe, où la reine Ranavalona, désincarnée, perd tout visage humain pour symboliser la honte et le mal. Essayons donc de la retrouver dans son existence concrète, non seulement de souveraine au milieu de sa cour, mais aussi peut-être de femme réelle, obéissant, plus humblement qu'on le croit, aux conventions d'une époque donnée – Enfin, comme elle ne possède pas l'envergure personnelle d'un Radama, par exemple, son portrait individuel n'aura pas beaucoup d'importance, ni de valeur, s'il n'est pas inséré dans l'histoire même de son règne, celui-ci à son tour situé dans une évolution historique complexe, mais dont la richesse explique justement la difficulté d'un jugement équitable. Une femme ordinaire qui put se croire tout d'abord vouée à une existence obscure, mais que des circonstances dont elle ne fut pas entièrement responsable porta sur le trône de Tananarive : brusquement, elle se trouva engagée dans une situation difficile, à la tête d'un royaume en pleine mutation sociale, religieuse, culturelle et même nationale. Elle n'a pas dominé avec génie les forces qui se rencontraient, mais elle les a comprises. Avec sincérité, elle choisit le chemin qui lui parut conduire au salut de son Etat. Option courageuse et inébranlable, têtue mais non bornée.

Le personnage classique de Ranavalona Ière.

L'image jusqu'à présent traditionnelle de Ranavalona Ière a été forgée par des témoins de l'époque, malgaches et étrangers, par des écrivains généralement très « engagés » malgré leurs prétentions d'historiens : écrivains catholiques ou protestants, historiens de la colonisation, universitaires de l'époque coloniale. Ce portrait n'a rien de flatteur – Mais disons aussitôt qu'une réhabilitation s'ébauche, depuis assez longtemps d'ailleurs, sans recevoir encore beaucoup d'audience, sauf exceptions toutes récentes.

Voyageurs ou historiens étrangers.

Ils sont nombreux, et leurs œuvres, très répandues, n'ont pas manqué d'influencer largement l'opinion des chercheurs ou simples amateurs d'histoire malgache. Ils jugent d'un point de vue occidental, dans la conviction aussi sincère qu'orgueilleuse du salut par la colonisation, ou du moins par l'exemple de l'Europe policée, industrielle, chrétienne. Pour eux, le « grand roi » de Madagascar restera toujours Radama Ier, qui introduisit les missionnaires britanniques dans son pays, leur demanda d'instruire ses sujets, leur permit d'entamer l'œuvre d'évangélisation ; qui supprima l'ordalie du tanguin sous l'influence de la morale chrétienne et commença de se moquer des « superstitions » ancestrales ; qui organisa son armée à l'euro péenne et entreprit la conquête du pays, préface glorieuse et héroïque à l'œuvre de Gallieni ; qui choisit enfin,

titre suprême à l'admiration, deux sous-officiers européens, l'Anglais Hastie et le Français Robin pour conseillers. Or Ranavalona 1^{ère}, l'usurpatrice du trône en 1828, femme illettrée et d'intelligence sommaire, orienta son règne dans une direction toute contraire : non contente de chasser le représentant anglais Lyall au lendemain de sa « révolution de palais », elle poussa l'aveuglement jusqu'à ordonner l'exil de l'excellent Jean Laborde, qui l'avait si bien servie de son ingéniosité de Gascon ; elle mit à mort les chrétiens et fit boire le tanguin à la population entière de multiples villages ; elle osa couper le ravitaillement des îles Mascareignes en exigeant des Européens le paiement d'une « amende » pour avoir bombardé Tamatave dans un geste de légitime défense lorsque la reine prétendit appliquer aux traitants étrangers les lois « barbares » de son pays...

Voici le témoignage d'une touriste autrichienne, Ida Pfeiffer, que la reine reçut à la cour de Tananarive en 1857. La voyageuse tombait fort mal, au moment même du célèbre complot. Elle put craindre pour sa vie, lorsqu'elle reprit la route de Tamatave. Son *Voyage à Madagascar*, paru en 1860, traduit en anglais puis en français, devint vite célèbre. « Du sang, toujours du sang, écrit-elle ; la reine considère qu'elle n'a pas gagné sa journée si elle n'a pas ordonné 10 ou 12 condamnations à mort... Si le gouvernement n'est pas bientôt renversé, si l'on n'enlève pas le pouvoir à cette mégère, on verra des exécutions et des atrocités horribles » (1).

L'Histoire de Madagascar d'Alfred et Guillaume Grandidier, parue en 1942, autre livre influent, reprend dans un langage plus étudié les mêmes accusations. En quelques lignes éclatent tous les préjugés caractéristiques de la littérature historique de l'époque coloniale : la lumière venue de l'étranger, la barbarie congénitale, cultivée par Ranavalona, le contraste éclatant entre Radama, ami des Européens, et son indigne épouse, ennemie de la civilisation : « Lorsque le *sikidy* (procédé de divination par figures dessinées sur le sable) avait rendu son arrêt, s'il était fatal, Ranavalona devenait féroce... Le vieux parti merina, nombreux et puissant, qui avait porté Ranavalona au pouvoir et qui n'approuvait pas les innovations de Radama replongea Madagascar, qui commençait à se civiliser, dans son ancienne barbarie et fit revivre les coutumes idolâtriques, avivant d'une part la haine de l'étranger et cherchant à se débarrasser des Européens dont il redoutait l'influence, et, d'autre part, excitant les clans les uns contre les autres, abrutissant le peuple par l'excès de la servitude et exterminant quiconque faisait montre d'énergie et de courage. Son premier acte fut de faire annuler par la reine le traité avec l'Angleterre » (2).

(1) Pfeiffer (I.) — *Voyage à Madagascar*. Trad. française, Paris, Hachette, 1881, 273 p.

(2) Grandidier (G.) — *Histoire Politique et Coloniale*, Paris, Hachette, 1942, 3 vol. — *Histoire des Merina*, t. I, 397 p., p. 255, Vol. 5 de Grandidier (A. et G.) : *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*.

Ecrivains et historiens protestants.

W. Ellis, dès 1838, inaugure la lignée des historiens et écrivains protestants, représentée du côté français par G.S. Chapus et G. Mondain. Son *Histoire de Madagascar* pose nettement le problème du règne de Ranavalona en termes de relations politiques et culturelles avec l'Europe. A la mort de Radama, juge-t-il, « beaucoup, en vérité, semblait dépendre du choix du successeur ; non seulement la paix intérieure du pays, mais aussi la poursuite ou l'abandon de tous les projets de Radama, entrepris pour le progrès de son peuple. Et les membres de la Mission n'étaient pas les moins intéressés à une telle décision... » (3). Si les successeurs français d'Ellis reprennent, plus tard, toutes ses thèses dans un style d'histoire coloniale qui les rapproche plutôt de Grandidier, les auteurs malgaches, lecteurs assidus de son *Histoire*, l'utilisent, ou s'en inspirent dans un tout autre esprit, qui nous intéresse davantage. Leurs jugements, aussi sévères, expriment cependant des sentiments plus profonds, une idéologie de caractère « national » qui leur donnent une autre valeur. Ils apprécient le règne de Ranavalona dans l'évolution morale et religieuse de l'Imerina et du point de vue clairement exprimé de leurs convictions, sans condamner en bloc tous ses choix politiques.

Raombana exprime le premier la tradition aristocratique et protestante de l'histoire culturelle du XIXe siècle malgache (4). Il ne connut pas le livre d'Ellis, introduit à Madagascar vers 1863 seulement. Mais sa formation anglaise, acquise en Angleterre même pendant huit ans, lui fait partager des sentiments semblables. Son éducation chrétienne, si elle ne le conduisit jamais au baptême, lui donna une vision nouvelle du monde et des hommes, lui inspira le respect profond de la liberté des nations, de la vie individuelle de chacun, et de l'âme humaine. Il félicite sans ambages sa souveraine pour la lutte menée contre les ambitions coloniales de l'Europe, au nom de l'indépendance nationale : ainsi lorsqu'il raconte les événements de 1845. Mais il ne lui pardonne pas le « néfaste gouvernement sous lequel gémit » le peuple malgache, « authentique gouvernement absolu » qui inflige trop souvent la mort « pour des fautes minimes » (5). Outre la dureté d'une telle justice, et l'aveugle foi en d'aveugles idoles, Raombana lui fait âprement grief de l'inutile cruauté des guerres intérieures, exterminatrices, aussi bien pour les Merina que pour les provinciaux : « Il m'est douloureux de rapporter ici que j'ai vu récemment (1853) deux provinces, jadis très peuplées, aujourd'hui totalement dépeuplées par la guerre et par la cupidité des officiers de garnison... Dans ces pays, rien ne prospère sinon les chiens... » (6).

(3) Ellis (W.) — *History of Madagascar*, Londres, 1838, 2 vol. de 517 et 538 p., t. II, p. 396.

(4) cf. Ayache (S.) — *Raombana - L'Historien (1809-1855)*. Thèse de 3ème cycle, Paris-Tananarive, 1970.

(5) Raombana — *Histoires*. A1 ; pp. 92-96.

(6) *Ibid.* p. 833-834.

Beaucoup plus connue et influente, l'œuvre du Pasteur Rabary tire aussi tout son poids de son originalité malgache. Quels que soient les emprunts à Ellis et à bien d'autres auteurs anglais, cette œuvre considérable n'apparaît jamais comme le pâle reflet des textes étrangers. Les *Daty Malaza...*, classique de l'histoire religieuse merina, ont consacré Rabary historien national (7). Son jugement sur Ranavalona, aussi hostile que celui des auteurs étrangers, et partagé par d'innombrables lecteurs, doit être interprété et compris. F. Raison propose une intéressante analyse de l'attitude de Rabary historien : aux yeux du pasteur aristocrate, conscience chrétienne et conscience malgache se confondent désormais ; l'héritage le plus précieux du temps des ancêtres, il faut le chercher dans le martyrologe malgache. « C'est l'histoire de Madagascar vue du point de vue de Dieu, dans un providentialisme qui fait sortir les missionnaires des coulisses en 1820 et c'est là que tout commence » (8). Si Radama 1^{er}, consciemment, poussa Madagascar vers « le soleil de la foi », Ranavalona, non moins consciemment, replongea son pays dans les ténèbres. Entre deux périodes de lumière (*tany mazava*) son règne fut celui de la nuit (*tany maizina*). Si le véritable héros du passé malgache est bien le martyr protestant, la condamnation de Ranavalona sera sans appel. La conscience protestante exclut la reine persécutrice de l'histoire la plus profonde des Malgaches, celle qui les guide dans leur destinée spirituelle.

Ecrivains et historiens catholiques.

Il ne faut pas attendre une plus grande indulgence du parti catholique. Mais la réprobation part maintenant de sentiments fort différents. Très longtemps, assaut catholique et assaut colonial à Madagascar se confondirent. Les historiens catholiques français les plus connus pleurent assez peu sur le souvenir des martyrs protestants. Mais ils ne pardonnent pas à Ranavalona 1^{ère} son hostilité à l'Europe, et plus particulièrement aux efforts de pénétration française, généralement accompagnés ou précédés de tentatives missionnaires catholiques (ainsi dans le Sambirano en 1853). Au contraire, les historiens catholiques malgaches, adoptant un point de vue plus intérieur et authentiquement national nous offrent, encore une fois, des jugements intéressants qui méritent examen plus approfondi.

Pour l'audience qu'il gagna rapidement à l'époque coloniale, une place de choix revient au livre du R.P. Malzac : *Histoire du Royaume Hova* (9). Il exprime le plus nettement les tendances de l'historiographie catholique et française du XIX^e siècle malgache, se situant, pour le style et l'esprit, à mi-chemin entre

(7) Rabary — *Ny Daty Maloza, na ny Dian'i Jesosy Kristy teto Madagasikara*. 5 vol., Tananarive, 1929 et s.

(8) Raison (F.) — « Spiritualité et Ecclésiologie protestantes en Imerina sous la colonisation » in *Revue d'Histoire de la spiritualité*, t. 49 (1973), 2, pp. 165-197.

(9) Malzac (R.P.V.) — *Histoire du Royaume Hova*. Depuis ses origines jusqu'à sa fin. Tananarive, Imprimerie Catholique, 1912, 2^{ème} éd., 1930, 645 p.

la délirante passion du R.P. de La Vaissière (10) et la subtile sévérité du R.P. Boudou (11). Malzac ne consacre que deux pages à la persécution des chrétiens indigènes. Les martyrs protestants ne représentent nullement, à ses yeux, les héros des temps passés — Quelle fut la valeur de leur foi ? Faut-il « en croire Ellis, qui prône à l'excès les merveilleux résultats auxquels étaient arrivés ses confrères les Indépendants » ? L'expulsion des Européens en 1845 mérite au contraire tout un chapitre, où éclate évidemment la mentalité primitive de Ranavalona 1^{ère}, et son mépris de la civilisation : « Poussée par une haine toujours grandissante contre tous les étrangers, elle voulut leur appliquer toutes les lois du royaume et les traiter comme ses propres sujets... Les traitants européens n'avaient pas à hésiter sur le parti à prendre. Il était contre leur dignité de se soumettre aux lois hovas... L'expulsion était préférable... Ils devaient du moins protester contre un décret si inique » (12). Et toujours la comparaison avec Radama, le prince éclairé : « Radama 1^{er} avait fait quelques pas dans la voie de la civilisation. — Lorsque ce prince libéral eut fermé les yeux, le parti de la réaction prit rapidement le dessus, et fit triompher la barbarie la plus sauvage qu'on ait jamais vue à Madagascar. Ranavalona, conseillée par quelques personnages influents en fut l'incarnation vivante — La cruauté, les superstitions idolâtriques reprises et pratiquées avec le plus grand fanatisme, la haine de l'étranger portée à son paroxysme, tel est le bilan de ce règne à jamais fameux » (13).

Razafintsalama (Dama-Ntsoha) l'écrivain catholique malgache (bouddhiste cependant à la fin de sa vie) poursuit le souvenir de Ranavalona d'une colère égale. Toutefois son *Histoire Politique et Religieuse des Malgaches*, dont le héros n'est pas du tout Radama 1^{er} mais Andrianampoinimerina rejette toute référence aux valeurs de la civilisation occidentale (14). Intégrant les valeurs morales du christianisme à l'ancien idéal humain des ancêtres malgaches, il déteste Ranavalona pour son « modernisme », pour son aveuglement devant la ruine des pures traditions, et le contresens qu'elle commet dans sa défense obstinée et cruelle d'un faux passé national. Son erreur, son crime, fut justement de poursuivre les inspirations politiques de Radama, sous l'influence de conseillers sans scrupules : « Quant aux généraux — époux de Ranavalona, aveuglés par leurs succès guerriers... ils suivirent, par politique, la tendance créée par Radama en réaction contre l'œuvre d'Andrianampoinimerina, d'imposer au peuple un régime d'absolutisme étatique revêtant la forme d'une déification

(10) La Vaissière (R.P. C. de) — *Histoire de Madagascar — Ses habitants et ses missionnaires*, Paris, 1884, 2 vol.

(11) Boudou (R.P. A.) — *Les Jésuites à Madagascar, au XIXe siècle*, Tananarive, 1942, 2 vol. — *Le complot de 1857*, Tananarive, 1943 (Académie Malgache — Collection de Documents, t. 3).

(12) Malzac — *Op. cit.*, p. 267.

(13) *Ibid.*, p. 234.

(14) Dama-Ntsoha — *Histoire politique et religieuse des Malgaches*, Tananarive, 1955 et 1960 (2 vol.).

de la personne de la reine... L'Etat est une volonté méchante, encrassée de tous les vices et qui fait montre de sa puissance en sévissant à tout propos, avec la dernière rigueur. On est ainsi aux antipodes des pensées généreuses et vraies d'Andrianampoinimerina » (15). Sur le plan moral, Ranavalona renie plus gravement encore la tradition, par son orgueil et sa sensualité : « Elle n'était qu'un pantin féminin que ses passions de jouir et d'être acclamée toujours dominaient entièrement et l'aveuglaient à tel point qu'elle apparaissait comme un monstre démoniaque qui jurait absolument avec le passé historique des premiers temps malgaches, faits de douceur et de haute raison humaine ». « Elle était la reine qu'il fallait à cette époque de suprême décadence » (16).

Des milieux protestants vinrent naturellement les premières tentatives de réhabilitation de Ranavalona, à l'époque coloniale, et longtemps auparavant, dès que l'indépendance de Madagascar apparut menacée par les entreprises religieuses et politiques des Français. La reine tant détestée commença, au lendemain même de sa mort, à symboliser l'effort de résistance à l'Europe coloniale. C'est Rahaniraka, le frère jumeau de Raombana, qui inaugure, de son côté, cette nouvelle tradition. Il avait approuvé sans réserve l'œuvre de son frère, il en avait conservé précieusement le manuscrit pendant de longues années, en vue de sa publication en des temps meilleurs et nous connaissons de lui une *Préface* qui présente et justifie les jugements de l'historien (17). La condamnation des superstitions et des cruautés de la reine s'explique par le désir et dans l'optique d'une rénovation de la culture morale malgache, mais elle ne doit pas ternir à jamais sa mémoire ; elle n'est pas absolue. Dans une lettre aux Directeurs de la London Missionary Society, Rahaniraka s'insurge contre les « calomnies » répandues en Europe par Ida Pfeiffer, dont il a lu l'ouvrage, avec son roi Radama II, car de telles calomnies rejaillissent sur le peuple malgache entier : « Ce livre contient une quantité de mensonges — par exemple, la reine défunte ne fut pas aussi cruelle que l'auteur veut le dire. Beaucoup de ses sujets, effectivement, furent tués sur son ordre, mais ce n'était pas le fait d'une cruauté voulue de sa part, c'était en application des lois instaurées par ses prédécesseurs : Ida Pfeiffer a donné de nous un sinistre tableau, à l'instigation, je pense, de Mr Laborde... Ce Français devient ici tout à fait intolérable. Il ne cesse de parler contre vous, et contre le gouvernement britannique » (18).

Une quarantaine d'années plus tard, dans le *Mpanolo-Tsaina* de 1905-1906, Andriamifidy plaide la même défense. Ministre des Affaires Etrangères auprès de Ranavalona II, puis, à partir de 1898, pasteur d'Ambodin'Ampamarinana, Andriamifidy entreprit d'exposer aux lecteurs de la grande revue pro-

(15) Dama-Ntsoha — *Cp. cit.*, vol. II, pp. 139-140.

(16) *Ibid.*, pp. 147 et 141.

(17) cf. Thèse, *cit. supra*, Annexes — Document N° 20.

(18) Arch. de la L.M.S. — *Letters*, Box. 6, Folder 1. Jacket D., Lettre du 3 mars 1962.

testante une histoire des personnalités les plus célèbres du passé malgache : *Tantaran'Olo-Malaza*. Réflexion profonde sur la tradition merina, d'Andriamampoinimerina à Radama II, réflexion « engagée » qui n'accable plus du tout Ranavalona. Après le récit malheureux des persécutions, voici définie en trois sous-titres, l'œuvre positive de la reine : Maintien des Traditions – Répression du mal par la force – Amour de son peuple (19). D'où vient la sévérité de Ranavalona ? « Elle abusa des peines exemplaires car elle crut que cela suffirait pour empêcher le mal ». Comment concevait-elle la défense des coutumes ? « La reine voulait surtout maintenir les traditions. Mais elle accueillit tout ce qu'elle jugeait bénéfique au pays : elle autorisa Cameron... Laborde... » à exercer leurs industriels talents et à enseigner leurs techniques. Ainsi, « l'on aperçoit, à travers même les sanctions horribles qu'elle fit subir, combien Ranavalona aimait son peuple et se souciait de lui ». En conclusion, « supplices et souffrances furent infligés à cette époque parce qu'on les croyait utiles. Il ne faut donc pas trop en vouloir aux responsables – Rappelez-vous que même dans les pays « civilisés » d'aujourd'hui, on connut une sauvagerie semblable au temps de leurs aïeux ».

Après la découverte des plus anciens *Hainteny* connus, composés, ou plutôt recueillis sous le règne même de Ranavalona 1^{ère}, B. Domenichini-Ramiaramanana ajoute au dossier « de la défense » un argument de poids (20). Dans le domaine culturel lui-même, où « l'obscurantisme » semblait avoir sévi, de toute évidence, la reine mérite encore l'indulgence, sinon l'éloge : « Ranavalona n'a jamais méprisé ni l'instruction ni les hommes instruits » (21). Pour l'histoire, en particulier. A. Delivré montre que l'on doit à son initiative, à son désir de fixer la connaissance du passé, les premiers recueils de traditions orales (22).

Que pensent maintenant les « Universitaires » aux jugements nuancés, auteurs des Manuels classiques ? H. Deschamps ne s'attarde pas au portrait de la reine. Sans la « condamner », sans la considérer « absente » de son règne, il la montre peu engagée dans les responsabilités historiques réelles : « Ni folle ni sadique, c'était une petite femme grasse, très ordinaire, bonne mère, assez

(19) Andriamifidy — « Ranavalona I » — *Mpanolo-Tsaina*, 1906, pp. 135-149.

(20) Domenichini-Ramiaramanana (B.) — *Hainteny d'autrefois* (édition de ces poèmes traditionnels malgaches, avec introduction et traduction), Tananarive, Librairie Mixte, 1968, 335 p.

(21) « Ranavalona 1^{ère} et les hainteny » in *Annales de l'Université de Madagascar*, série Lettres, N° 9, 1968, pp. 11-32, p. 12.

(22) Delivré (A.) — *L'Histoire des Rois d'Imerina*. Interprétation d'une tradition orale, Paris, Klincksieck, 1974, 448 p.

D'après le témoignage de Rainandriamampandry sur son éducation à l'époque de Ranavalona, nous avons pu souligner le souci de la reine de faire instruire soigneusement les jeunes gens des grandes familles, destinés à servir l'Etat. Cf. « Introduction à l'œuvre de Rainandriamampandry » — Travail collectif de recherche, in : *Annales de l'Université*, Série Lettres, N° 10, 1969, pp. 11-50.

reconnaissante à ceux qui la servaient bien, mais ignorante, crédule, influençable » (23). Ed. Ralaimihoatra est plus sévère et reprend, au désavantage de la reine, la comparaison avec Radama 1^{er} : « Au despotisme éclairé de Radama succéda un retour aux traditions rétrogrades, par réaction délibérée contre l'esprit rénovateur du règne précédent » (24). P. Boiteau enfin met en accusation les bourgeois monopolistes malgaches et européens, et conclut son étude du règne par une citation de l'historien nationaliste R.W. Rabemananjara, qui opte, quant à lui, pour la réhabilitation « nationale » de Ranavalona : « Au milieu de tous les périls, des appétits et des nouveautés, Ranavalona 1^{ère} a su mettre en mouvement les potentialités encore sommeillantes de la nation. Ses excès même ont servi à faire jaillir les sources insoupçonnées de la conscience malgache. Le droit à la vie pour son pays, elle a pu le faire respecter par les grandes puissances occidentales ; dans le concret des nations libres et indépendantes elle a marqué la place de Madagascar » (25).

Une souveraine, un règne, une époque.

En évoquant les lois du pays, justement celles qu'établirent ses deux prédécesseurs, tant vantés par les colons européens et malgaches, Rahaniraka faisait apercevoir effectivement le fond du problème. Il ne faut pas croire qu'Andrianampoinimerina et Radama furent moins « cruels » ni moins « superstitieux ». Sans doute Radama avait-il aboli l'épreuve du tanguin, sous l'influence de J. Hastie, affirme-t-on. Mais ce ne fut point par humanité. Il en avait simplement admis l'absurdité. Logique et charité ne se confondent pas. D'ailleurs le grand roi ne se montra pas esprit fort jusqu'au bout. Raombana le rappelle, en termes admirables : « A l'approche de la mort Radama devint très amer et cruel. Il soupçonna la sorcellerie d'être cause de sa maladie et ordonna de soumettre à l'épreuve du tanguin certains de ses *Tsimandoa* (esclaves royaux, ses gardes du corps)... A son dévif, il ordonna aussi de se mettre à l'œuvre pour découvrir un remède qui le rendrait à la vie... Ainsi Radama « Le Grand » (comme l'appellent les missionnaires) fut encore l'esclave des coutumes de son pays, quand il se trouva sur le point de mourir. Son puissant esprit ne put considérer avec calme, avec impavidité, l'autre côté de l'éternité... En lui, les coutumes barbares remontèrent, avec l'espoir, doux et insensé, d'être guéri... Certains

(23) Deschamps (H.) — *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 4^{ème} éd., 1972, 358 p., p. 163.

(24) Ralaimihoatra (Ed.) — *Histoire de Madagascar*, Tananarive, 2^{ème} éd., 1969, 325 p., p. 166.

(25) Boiteau (P.) — *Contribution à l'histoire de la nation malgache*, Paris, Ed. Sociales, 431 p., p. 134. La citation est extraite de : Rabemananjara (R.W.) *Madagascar — Histoire de la nation malgache*, Paris, 1952, pp. 59-60.

grands hommes, en Europe, eurent bien, je suppose, au moment de la mort, les mêmes défaillances que Radama » (26). Raombana juge plus sévèrement encore Andrianampoinimerina, usurpateur sans scrupules, aussi monstrueux dans sa cruauté que génial dans sa politique. Mais ainsi ses appréciations, même outrancières à l'égard de Ranavalona, ont une tout autre portée que celles d'un Grandidier ou d'un Malzac. C'est une civilisation, une culture morale, qu'il met en cause, une éthique générale, qui va bien au-delà de la simple cruauté d'une seule personne, aussi influente soit-elle.

La personne royale :

Mais il faudrait d'abord réincarmer cette reine. Pouvons-nous esquisser son aspect physique ? Rappelons que « son portrait », exposé au Palais de la Reine à Tananarive est totalement imaginaire. Cependant quelques voyageurs étrangers l'ont connue et décrite. Devant la réalité de la personne, tous furent surpris par son visage finalement « normal » et tout simplement humain. Le P. Jouen, voyageur clandestin à Tananarive en 1856 s'étonne naïvement : « Sa physionomie est celle d'une bonne maman et contraste étrangement avec le caractère cruel et sanguinaire qu'on lui connaît » — La même année, W. Ellis se trouvait aussi à la Cour. Il décrit la reine un peu plus longuement : « Ranavalona n'est pas grande, mais elle est forte ; sa tête est toute petite et bien proportionnée ; elle a la figure ronde avec un beau front, de petits yeux, un nez court, peu élargi, des lèvres minces et un menton légèrement arrondi. Son expression était plutôt agréable, quoiqu'elle fût parfois dure » (27). Impossible caricature. Ida Pfeiffer, en 1857, donne enfin quelques détails sur sa parure : « La reine, selon l'usage du pays était enveloppée d'un large simbou de soie (en fait un *lamba*, toge blanche, vêtement national malgache) et, comme coiffure elle portait une énorme couronne d'or. Quoiqu'elle fût assise à l'ombre, on n'en tenait pas moins déployé au-dessus de sa tête un très grand parasol en soie cramoisie, qui fait partie de la pompe royale. D'un teint assez foncé, d'une forte complexion, elle est, malgré ses soixante-quinze ans, pour le malheur du pauvre pays, encore robuste et alerte » (28).

Un « portrait moral » serait plus difficile à présenter. L'œuvre de Raombana, son secrétaire privé, qui vécut auprès d'elle quotidiennement pendant près de trente ans permettrait de le brosser avec quelque détail. Nous y reviendrons dans un autre travail. Disons seulement que Ranavalona n'évita point certains débordements personnels. Elle aima l'alcool et l'amour. Après certains excès qui lui firent perdre un jour sa dignité, elle jura, et s'y tint, de renoncer aux violences de l'alcool, mais pas à celles de l'amour. Dès le lendemain de la mort de Radama, qui l'avait particulièrement négligée, assure Raombana, tourna autour d'elle la ronde des amants. Libertés du temps ; libertés princières, prérogative reconnue de la personne royale, jusqu'à l'inceste, inclusivement.

(26) Raombana — *Histoires*. A1 ; pp. 1040-1042.

(27) Ellis (W.) — *Three visits of Madagascar, during the years 1853-1854-1856*, Londres, Ed. 1859, XX, 476 pp.

(28) Pfeiffer (I.) — *Op. cit.*, p. 169.

L'atmosphère religieuse de l'époque, où le christianisme avait encore si peu de prise, n'inspirait guère la sérénité totale devant les mystères du monde. Ranavalona 1^{ère} connut toutes les terreurs du surnaturel. Elle souffrait d'une peur panique de la maladie, et au moindre malaise faisait accourir à son chevet les ombiasy célèbres (devins et lettrés, maîtres des talismans), toutes sortes de praticiens, guérisseurs antemoro et doctoresses tanosy (29) au besoin médecins européens. L'étrange, nécessairement maléfique, lui inspirait une profonde inquiétude, qui rendit inébranlable sa foi aux idoles. Enfin, l'inéluctable problème de sa cruauté. Que de récits épouvantables ! Prisonniers égorgés, servantes torturées, condamnés crucifiés, villages entiers soumis au tanguin ! Rahaniraka et Andriamifidy ébauchent une réponse. Ranavalona n'eut pas toujours le cœur très tendre. Mais sa cruauté fut-elle gratuite ? Il semble qu'elle ait cru à la nécessité des châtiments exemplaires, et les habitudes du temps, le type de sensibilité qui prévalait à la cour ne la retenaient pas sur cette pente douloureuse. Voici le témoignage très inattendu de J. Laborde, confiant ses souvenirs à A. Grandidier : « Elle n'était pas la méchante femme que l'on croit ; dans la vie ordinaire, elle était même bonne et elle aimait passionnément son fils, mais elle était superstitieuse à l'excès et les favoris auxquels elle se livrait à la lettre, corps et âme, et qui avaient sur elle un fort ascendant, ainsi que les conseillers perfides et méchants qui l'entouraient et qui lui prodiguaient des hommages comme à une divinité, l'y encourageaient afin d'avoir prise sur elle » (30).

Ranavalona faisait corps avec son peuple, et autour d'elle la cour de ses officiers et conseillers exprimait au plus haut niveau les sentiments profonds, les croyances séculaires de ce peuple. L'âme populaire trouvait son reflet dans la vie de cour et dans la conscience de la reine (31). Une vie et une conscience nullement noyées dans les traditions que l'on désirait sauver, mais au contraire, animées de contrastes violents. Goût passionné des nouveautés curieuses, et fidélité inquiète aux coutumes consacrées. Au palais alternaient les moments de plaisirs, de gaité, lors des réceptions ou des cérémonies officielles, les heures de réflexion ou d'étude, et les jours d'exaltation patriotique ou d'angoisses mystiques. W. Ellis rapporte avec satisfaction qu'il fut très entouré à la cour, par une jeunesse élégante et bien éduquée, avide de connaître le monde extérieur, la vie des grandes puissances européennes, les préoccupations de leurs peuples (32). Mais l'agent anglais Lyall rapporte de son côté quelle émotion soulevèrent autour de la reine les récits d'une vieille femme de Mahazoarivo qui voyait chaque nuit le fantôme de Radama, à cheval, surgir des ténèbres... Pour

(29) Les pays du Sud-Est de Madagascar étaient réputés pour la science de leurs devins et guérisseurs.

(30) Grandidier (A.) — *Notes manuscrites*, p. 1265.

(31) Nous avons présenté un premier tableau de cette vie de cour dans la thèse *cit. sup.* Nous y consacrerons un prochain article.

(32) Ellis (W.) — *Op. cit.*, pp. 369-370 et 154.

apaiser l'esprit irrité, il fallut d'innombrables sacrifices (33). Raombana enfin sent courir avec angoisse, à travers les cérémonies et les fêtes, les fils des conspirations, les menaces du poison.

Un règne immense « enveloppe » la personne de Ranavalona. Les événements de ces trente trois années ont modelé son portrait et lui donnent seuls une signification. Les temps qu'elle vécut dépassent largement ses attitudes personnelles, et expliquent, beaucoup plus que son caractère, le rôle effectivement joué par Ranavalona, et la condamnation portée sur elle. Les accusations la poursuivent sans cesse sur trois points : fut-elle, d'abord, une reine légitime ou élevée au pouvoir après un coup d'Etat sanglant ? Ensuite, pourquoi ce gouvernement « dictatorial », si lourd à porter pour le peuple entier, pourquoi les persécutions religieuses, et cette conquête si brutale à travers l'Ile, qui provoqua tant de ressentiments ? Enfin, que signifient cette rupture avec l'Europe, avec le monde extérieur et ce refus de poursuivre la politique d'ouverture inaugurée par Radama ? A-t-elle, oui ou non, condamné le pays à « l'obscurantisme » ?

Le problème de la légitimité :

Le droit successoral de la monarchie merina reste si flou à travers l'histoire qu'on hésite à trancher en faveur ou contre la légitimité de Ranavalona (34). Sans cesse interfèrent : le choix du souverain régnant, qui désigne généralement son fils préféré (Andrianampoinimerina et Radama), les droits du neveu utérin (« la grande innovation d'Andriamasinavalona », fondée sur les structures de parenté merina), la nécessité de l'adhésion populaire, qui autorise finalement le peuple, mais surtout ses chefs, à choisir « le meilleur prince » et justifient toutes sortes de « révolutions de Palais » (Andrianjaka préféré à son aîné Andriantompokoindrindra ; Andriamasinavalona supplantant Andrianjakatsitakatrandriana...). Il n'est pas un prince merina dont on ne puisse mettre en cause la légitimité. Et le problème se pose justement pour les plus grands : Andriamasinavalona, imposé par la « révolution hova » d'Andriamampandry ; Andrianampoinimerina qui chasse lui-même par la ruse, mais avec l'appui populaire, Andrianjafy, son oncle, prince exécration... Les révolutions dynastiques, et même les successions attendues et considérées par avance comme légitimes s'accompagnaient de crimes sanglants. Le meurtre des rivaux devint très vite rituel et attendu de tous (Radama II frappa l'opinion en refusant d'inaugurer son règne par l'assassinat de son rival Ramboasalama, son cousin).

(33) Lyall (R.) — *Journal*, 4 déc. 1828, in Pub. Record Office — Col. Off. (167/116).

(34) Nous avons examiné avec détails ce problème, du côté de l'accusation dans un art. antérieur : *L'accession au trône (1828) de Ranavalona Ière à travers le témoignage de Raombana (1854)*, Tananarive, 1963, 39 p. — La question a été renouvelée, du côté de la défense, par une analyse des *Tantara* avec : Delivré (A.), *op. cit.* — Troisième partie : *L'objectivité des traditions royales*.

Le cas de Ranavalona I^{ère} n'est pas extraordinaire : à une règle commune, elle ne fait pas exception. Elle n'eut même pas à ordonner l'exécution de Rakotobe, neveu de Radama. Ses partisans y procédèrent d'eux-mêmes. Mais ce meurtre lui est sans cesse reproché. Pourtant le grand Nampoina, si haut placé dans la légende et dans l'estime de tous les historiens (sauf Raombana) fit assassiner, s'il ne l'exécuta lui-même, au profit de Radama, prince non moins couvert d'éloges, son propre fils aîné, Ramavolahy, guerrier valeureux. Mais Ramavolahy reste malgré tout un personnage anonyme, tandis que Rakotobe fut l'un des premiers élèves des missionnaires européens... Quelles que soient les circonstances de son accession au trône, pas plus troubles que dans le cas des autres grands souverains d'Imerina, Ranavalona I^{ère} fut reconnue très vite, consacrée et finalement légitimée par l'adhésion populaire et l'actif soutien des maîtres de la nation. En 1831, Raombana l'admet lui-même : « La reine, écrit-il à ses amis d'Angleterre, est aussi solidement installée sur le trône que le fût jamais Radama » (35). Pendant tout son règne, la fête du Bain (*Fandroana*) continua de lui attirer la dévotion populaire, elle reçut toujours du peuple et des grands l'offrande du *hasina* (reconnaissant le caractère sacré de son pouvoir), elle symbolisa en fait le peuple, la nation merina, l'Etat. La fidélité de Raombana au service d'une reine détestée (dans ses options de souveraine mais pas toujours dans les contacts quotidiens) ne s'explique pas autrement.

L'absolutisme, la guerre, les persécutions :

La guerre et la conquête de l'Ile pour l'unité nationale, la militarisation de la société merina au moment où se confirme définitivement la « révolution hova » donnent, pensons-nous, la clé de l'évolution profonde du XIX^e siècle malgache (36). Le règne de Ranavalona I^{ère} se situe au cœur de cette évolution, et ne se comprend pas en dehors d'une telle perspective. Devant l'assaut européen, qui prend toutes les formes, culturelle, économique, politique, Ranavalona considère que Madagascar se trouve en état de siège. Elle place tout son espoir dans l'armée moderne que Radama lui a léguée. Il lui faut, pense-t-elle, renforcer toujours ce remarquable instrument de défense, assurer son emprise sur les territoires conquis, afin de surveiller les côtes et les soustraire aux convoitises coloniales. Mais cet « état de siège » la rend peu indulgente au désordre, soupçonneuse à l'égard de toute tentative d'opposition, religieuse ou politique, et de toute concurrence économique dans le commerce qui relie son pays au monde extérieur. Elle fait confiance cependant pour la défense du territoire, et des traditions malgaches, au groupe des chefs de clans « hova » qui l'ont portée au pouvoir et qui lui paraissent mériter de détenir désormais l'autorité

(35) cf. Thèse *cit. supra*. Annexe — Document N° 12.

(36) Nous avons étudié cette évolution sociale dans une communication à l'Académie Malgache (janvier 1975) : *Pouvoir central et provinces sous la Monarchie merina au XIX^e siècle — Un thème de recherche* (à paraître dans le *Bulletin de l'A.M.*, année 1975). Nous insisterons donc seulement ici sur son aspect politique.

politique, tout en dominant les diverses activités du pays. Or, ces chefs des grandes familles hova, encore alliés à quelques familles andriana (aristocratiques), s'ils nourrissent effectivement comme leur reine de forts sentiments nationalistes songent aussi à leurs intérêts de classe dominante et n'hésitent pas à asservir à leur profit le peuple merina d'abord, les populations provinciales ensuite. Ils s'appuient, dans ce but, sur la nouvelle force militaire.

C'est Radama, comme l'affirme Razafintsalama, qui jeta les fondements de la monarchie absolue, inévitable pour réaliser son rêve de conquête et d'unité de l'île sous son autorité unique. Il rejeta le système politique de son père, patriarcal et teinté, à la base, d'une certaine forme de démocratie et même de « socialisme » (37). En vérité, pour réaliser dans une première étape l'unité de l'Imerina, Andrianampoinimerina avait déjà tout fait pour personnaliser le pouvoir suprême, pour briser autant que possible l'autorité des grands féodaux et résorber l'autonomie des clans sur leurs territoires traditionnels. Mais Radama accéléra singulièrement le processus et Ranavalona ne put que le porter à son terme.

L'armée nouvelle, la guerre moderne transforment la société merina, puis, en modifiant profondément les rapports entre « tribus » (38), la société malgache entière. L'équilibre ancien, où l'armée ne se distinguait pas du peuple est dépassé. Radama en avait ainsi décidé en imposant le passage du système de la « nation armée » à celui de l'armée de métier, en séparant ceux qui se battent et ceux qui travaillent, les *miaramila* (militaires) et les *borizano* (civils). Une société militaire naquit ainsi. Elle se développe sous Ranavalona, elle se hiérarchise solidement ; bientôt se constitue dans son sein une sorte de « parti unique » dont les chefs annexent places et profits qu'ils conservent avec l'appui de clientèles. La nouvelle classe dirigeante monopolise d'abord les grades les plus élevés, et du même coup s'empare des moyens de production et de commerce. Aux officiers supérieurs, aux plus puissants des *manamboninahitra* (qui possèdent les « Honneurs » ou grades militaires) revient la plus large part des butins de guerre : les bœufs que l'on exporte, les esclaves que l'on fait travailler dans les rizières ou dans les ateliers. Les « généraux-époux » de la reine — Andriamihaja, Rainiharo, Raharo..., coiffent la royauté, et l'assassineront avec Radama II.

Le nouvel ordre des choses n'allait-il pas être mis en cause par cette manière de « révolution culturelle » totale que portait en germe le christianisme, la religion des vazaha (étrangers blancs) ? C'est à Néron que l'on veut toujours comparer la reine persécutrice — Pourquoi pas à Marc-Aurèle ? L'Empereur philosophe, stoïcien (ce que ne fut pas Ranavalona, évidemment) crut tout de

(37) cf. réflexions de H. Deschamps sur les modes de gouvernement d'Andrianampoinimerina et de Radama, in : *op. cit.*

(38) Nous employons le terme de tribus dans son sens historique : groupements géographiques de clans au cours de l'histoire, et surtout groupements sous l'autorité des dynasties qui fondèrent les royaumes malgaches, du XVI^e au XVIII^e siècle.

même que les sectes chrétiennes menaçaient jusqu'au salut de l'Empire, et n'épargna pas leur sang. Ranavalona quant à elle, avait pleine conscience d'incarner, à son rang de souveraine héritière des « douze rois » de l'Imerina, non seulement la nation et l'Etat, mais aussi toutes les valeurs spirituelles héritées des ancêtres, et pour tout dire, l'âme merina dans son essence ; elle avait aussi pleine conscience d'assurer par le respect même et la sauvegarde de ces valeurs traditionnelles la destinée profonde du peuple qu'elle gouvernait : accepterait-elle de tout faire sombrer par une tolérance criminelle à l'égard d'une secte qui substituait au culte des ancêtres malgaches celui des ancêtres étrangers ? Les chrétiens manifestaient une condescendance coupable à l'égard des esclaves. Ils s'attaquaient aux idoles, voire aux *sampy* (talismans) royaux : par là, ne pouvait-on les soupçonner de tenir en réserve de puissants maléfices, en tout cas des moyens de sorcellerie qu'ils estimaient de toute évidence supérieurs à ceux dont elle attendait protection, avec son peuple tout entier ? Ils ne cachaient pas qu'à leurs yeux la parole de Dieu, la parole de Son Fils, le Christ, avait seule valeur sacrée, non la parole de la reine — Sans doute se montraient-ils encore sujets obéissants — Mais pouvait-on se fier à leur apparent respect ? Leur amour du Dieu étranger les détourneraient un jour, sans doute très proche, de la communauté malgache — et en s'en détournant, ne voudraient-ils la détruire ? avec l'aide évidemment des Européens (39).

L'Europe en question :

L'Europe qui introduit à Madagascar le subtil poison du christianisme, l'Europe dont les flottes armées tournent autour de la Grande Ile, menaçantes, doit-elle vraiment servir de modèle ? Radama lui-même ne l'avait pas cru. « L'ouverture » de son pays vers le monde extérieur, dont on le félicite, fut toujours limitée et sélective. Dans son contrat avec l'Europe, en 1820, il estime gagner sur tous les tableaux : l'abolition de la traite retiendrait à Madagascar une main-d'œuvre nombreuse et utile, l'instruction et la formation technique de quelques uns de ses sujets à Maurice et en Angleterre, le travail des missionnaires-artisans dans le pays même engageraient une évolution profonde des formes de production artisanale et la présence des instructeurs militaires, l'octroi des « Compensations » (argent et armes) lui étaient indispensables pour la conquête. Sa puissance et sa gloire, l'instruction de son peuple, le progrès de son économie dépendaient de l'alliance anglaise — Quand il l'eut obtenue, il ne cacha pas sa joie, persuadé d'avoir triomphé des Anglais dans le jeu serré

(39) Bien d'autres mobiles expliquent les persécutions antichrétiennes de l'époque Ranavalona Ière. Il n'entre pas dans notre intention de les analyser ici. Mais, pour notre actuel propos, nous sommes là au cœur du problème.

de la négociation (40). Quant à « l'influence » indirecte dont pourrait bénéficier la Grande-Bretagne à Madagascar, il saurait bien la limiter selon ses vues. Il n'autorisa pas les missionnaires de la L.M.S. à se livrer à de grandes entreprises de prosélytisme ; en fait aucun malgache ne fut baptisé sous son règne. Et Radama n'eût pas manqué de surveiller ultérieurement toute évolution du mouvement religieux. D'ailleurs, en 1828, il commença à tenir un langage plus hautain sur les affaires politiques et économiques, au Gouverneur Colville, successeur de son ami Farquhar à l'Île Maurice (41). S'il accepta l'amitié des Anglais, dont il n'attendait que bénéfices, Radama ne consentit jamais aucun compromis sur la souveraineté de Madagascar, dont il ambitionnait de devenir le seul maître. Il reprit Fort-Dauphin aux Français en 1825, et brûlait de reconquérir Sainte-Marie — Les moyens lui manquèrent, mais sa doctrine fut nettement proclamée : « Si quelqu'un choisit pour fiancée cette terre et prétend qu'elle constitue son héritage, je m'y oppose » (42).

Sous Ranavalona 1^{ère}, les menaces se précisèrent, et dans tous les domaines. N'ayant pas la même maîtrise des situations que son prédécesseur, ni la même subtilité d'esprit, elle réagit plus brutalement. Les entreprises européennes se multipliaient. Le gouvernement britannique voulait soutenir à tout prix ses missionnaires, imposer un régime de liberté de conscience qui eût joué fatalement au bénéfice de la subversion ; il exigeait aussi le droit pour ses traitants de se soustraire aux lois malgaches et de commercer sans surveillance, au détriment inévitable de leurs concurrents malgaches. Quant aux Français, ils ajoutaient à toutes ces prétentions une insupportable contestation de la souveraineté de Tananarive sur les côtes malgaches, au nom de « droits historiques » tout à fait incompréhensibles, remontant, disait-on, au XVII^e siècle. Leurs ambitions coloniales ne se dissimulaient sous aucun voile. Dès 1829, l'expédition Gourbeyre, sur la côte est, manifestait l'intention du gouvernement de Paris d'intimider la reine, après la perte de Fort-Dauphin en 1825, et de rappeler sa volonté de maintenir la doctrine des droits historiques de la France, particulièrement sur les pays betsimisaraka. En 1838, le ministre français de la Marine (et des Colonies) propose, en fait exige, l'échange le plus inattendu : Sainte-Marie, dont la prise de possession n'avait rien de légitime, contre Diégo-Suarez, et tout le Nord de Madagascar — En 1845, c'est le fameux bom-

(40) Cf. Raombaña — *Histoires* A1 ; p. 712 : « Si grande fut la joie du roi (car il estimait avoir « roulé » l'agent britannique et être le vrai gagnant) qu'il ordonna de faire tirer les canons... ». Dans un style tout à fait différent, les manuscrits anciens conservés par le Pasteur Lars Vig, recueillis, édités et traduits par J.P. Domenichini suggèrent que la part d'initiative qui revient à Radama fut plus importante qu'on le pense généralement. Radama domine en fait la situation nouvelle créée par l'alliance anglaise. Cf. *Histoire des Palladium d'Imerina*, Tananarive, 1971, multigraph., 719 p.

(41) Cf. Lettres citées in : Chapus (G.S.) et Mondain (G.) — *Le Journal de Rob. Lyall*, Tananarive, Académie Malgache, Collection de Documents, 1954, 249 p.

(42) in : Chapus (G.S.) — *Quatre-vingts ans d'influence européenne en Imerina*. *Bull. de l'Ac. Malg.*, 1925 (cit. des *Tantaran'ny Andriana*).

bardement de Tamatave, décidé par les amiraux W. Kelly et Romain-Desfossés, pour châtier la reine d'avoir imposé les lois de son pays aux traitants étrangers. Les tentatives de pénétration françaises sur la côte nord-ouest ne suscitaient pas une inquiétude ni une irritation moins grandes. En 1840, le capitaine Passot, au nom du Gouverneur de Bourdon (La Réunion) obtient de la reine sakalava Tsiomeko, pourtant vassale de Ranavalona, la cession à la France de l'Île de Nosy-Be. Il fait reconnaître par d'autres roitelets sakalava le principe du protectorat français sur toute la côte nord-ouest, de la baie d'Ampasindava au cap Saint-André... En 1854, ce sont les missionnaires catholiques français qui prennent pied dans la baie de Bali...

Inquiétudes spirituelles, agressions politiques, concurrence économique : dans un tel contexte, comment refuser de comprendre les réactions de Ranavalona ? Elle signifie son congé au représentant britannique R. Lyall et dénonce le traité de 1820, tout en maintenant l'abolition de la traite ; mais elle ne veut plus rien recevoir, ni armes ni argent du gouvernement anglais. A partir de 1835, elle refuse aux missionnaires de proroger leur droit de séjour (mais il n'y eut jamais aucune « expulsion ») — En 1845, elle impose ses lois aux Français. Anglais, Créoles de Bourbon et de Maurice qui vivaient et prospéraient dans son pays... Et toujours la surveillance militaire des côtes, toujours d'incessantes négociations diplomatiques, dans la méfiance et l'inquiétude. Rompant avec l'Europe, Ranavalona ne renonçait pas à toute « civilisation ». Car l'Europe ne détient pas seule le privilège de « la civilisation » ; il existait tout de même « une civilisation malgache » qu'elle voulut sauvegarder, sans refuser de l'enrichir, de la renouveler, mais très prudemment — La vie de la cour décrite par Ellis, les *hain-teny* recueillis par Raharolahy, les traditions orales d'histoire retranscrites par Rabetrano, l'enseignement de l'anglais et l'instruction des jeunes aristocrates, hova et andriana, dont se souvient Rainandriamampandry, autant d'arguments qui détruisent la réputation d'hostilité de Ranavalona contre toute culture intellectuelle.

*
* * *

Mais une culture intellectuelle pour qui ? Nous revenons au problème des vrais responsables. Du privilège de l'instruction ne furent pas seulement privés les esclaves, mais rapidement aussi les enfants du peuple. Quand les écoles furent fermées, seules les grandes et puissantes familles continuèrent de faire éduquer leurs enfants, en engageant maîtres et précepteurs dans leurs propres maisons. La culture nouvelle, et aussi bien la culture traditionnelle des *ombiasy* connaisseurs de *Sorabe* (manuscrits sacrés, en caractères arabes) furent réservées aux serviteurs directs de la couronne, aux maîtres de l'Etat. Pour défendre, avec l'Etat, leur pouvoir et leurs privilèges, les chefs de la cour surent parfaitement choisir dans les ressources « offertes » par l'Europe les instruments de leur culture — C'est à quoi servirent Cameron et Laborde.

Si Raombana, l'historien du règne, condamne sa reine pour témoigner devant l'histoire, Ranavalona Ière témoigne de son temps dans l'histoire elle-même. L'historien idéalisait l'Europe ; il attendait les bienfaits du christianisme dans la vie sociale et morale de Madagascar. il les appelait de tout son espoir. Mais il excluait l'imitation servile. Raombana était profondément conscient du choc provoqué à Madagascar, dans un premier temps, pensait-il, par le contact en profondeur des deux civilisations – Dans le domaine économique et militaire en particulier, l'action trop directe des Européens faisait courir aux Malgaches de graves dangers : dépopulation et ruine « Tout ce que les Européens ont accompli à Madagascar, en s'imaginant faire le bien de ce peuple, a tourné en fléau, pour la misère des infortunés Malgaches, dans leur ensemble. Par exemple : la création d'une armée nationale régulière, obéissant à la même discipline que les soldats européens, est responsable, dans une large mesure, de la dépopulation du pays merina, et en fait de tout Madagascar. L'enseignement des missionnaires : faire lire et écrire ; l'effort des artisans britanniques et français pour transmettre leurs métiers, pour éclairer le peuple merina, tout a contribué à plonger ce peuple merina et le peuple malgache tout entier dans la plus profonde misère ». Mais il croit en la morale européenne sans doute plus que les Européens eux-mêmes. Et après le procès de l'Europe, il opte encore pour la conversion à l'Occident : « Et maintenant, la plus grande charité que les Européens pourraient nous accorder, ce serait de prendre possession de l'île tout entière, et ainsi, libérer son peuple du néfaste gouvernement sous lequel il gémit ». Ce n'est pas une solution de désespoir, c'est l'attente d'un renouveau malgache, au lendemain d'une féconde association.

Devant une situation qu'elle interprète au total dans les mêmes termes, la reine Ranavalona refuse de tout son être une pareille solution du conflit. Elle accuse l'Europe d'avoir ébranlé les valeurs anciennes auxquelles son peuple reste attaché, comme elle-même. Elle ne voit de salut que dans la défense jusqu'au bout de l'intégrité nationale, à la fois culturelle, religieuse et politique. Dans l'apport même de l'Europe, elle choisit ce qui pourra l'aider, comme l'avait conçu Radama, comme le fera plus tard l'Empereur Meiji au Japon : les techniques matérielles – Mais elle manqua, dans son action, dans sa lutte passionnée, de la charité nécessaire à l'égard de ses propres sujets. Elle ne croyait sans doute pas posséder les moyens de se le permettre sans compromettre l'essentiel. D'ailleurs, la monarchie chrétienne qui lui succéda, ne parvint pas non plus à tout sauver. Elle ne réussit point à soustraire le pays à la colonisation, mouvement universel inscrit, pour un temps, dans la trame de l'histoire. Ranavalona Ière porte témoignage d'une époque difficile où se rencontrent tant d'influences, où se noue une crise morale qui durera longtemps.

FAMINTINANA

33 taona (1828-1861) no nitoeran-dRanavalona I teo amin'ny seza fian-drianana teto Antananarivo. Raha atao indray mijery io fotoana nanjakany io dia toa hita misongadina ireto zavatra manaraka ireto : fahefana feno teo am-pelatànan'ny Andriamanjaka, ady lalandava mba hamoriana ny Nosy ho fanjakana tokana, fanoherana izay rehetra mety ho fihatraikan'ny ataon'ireo Eoropeana, fampijaliana Kristiana... Toa nialan-dRanavalona I tanteraka ilay sori-dàlana natombo-dRadama I (1810-1828), dia ny fanokafana ny Nosy amin'ny vahiny. Noho ireo antony rehetra ireo dia izy no Mpanjaka kianina indrindra eo amin'ny tantara malagasy.

Ireo mpanoratra tantara vahiny (Ellis - Grandidier - Malzac) dia tsy mamela azy mihitsy noho ny nanapahany ny fifandraisana tamin'i Eoropa sy noho ny hamafin'ny fitondrany ny teto an-toerana izay vokatr'io tsy fisian'ny fifandraisana io ihany, araka ny hevitr'izy ireo. Vao tsy ela akory dia mbola nisy ireo malagasy mpanoratra tantara (Raombana - Rabary - Razafintsalama) izay manameloka azy noho ny tsy nanarahany intsony ilay fivoarana tanteraka ara-pomba sy ara-tsaina nisy teo amin'ny firenena malagasy ary nomasahin'ny asan' Andrianampoinimerina sy ny misionera kristiana. Rahaniraka sy Andriamifidy no nanomboka mba nanafaka kely an-dRanavalona I. Nabaribarin'ireo mpanoratra ireo ny hamafin'ny lalàna mifehy ny fanjakana, lalàna izay naha-tompon' andraikitra an-dRanavalona I, ary koa ny hahatanterahan'ny fitiavan'ny Andriamanjaka ny vahoakany.

Toy ny « Messaline » malagasy no fampisehoana an-dRanavalona I. Nefa ireo mpizaha tany rehetra dia vokatery, nampiseho azy tamin'endrik'olona malemy fanahy kokoa noho i Messaline Saingy, raha tiana ny hampiseho ny tena endri-dRanavalona, dia tsy azo antontan-tsy hita ireo zavatra isan-karazany nitranga nandritra ny nanjakany. Mitondra fanjakana izay misy mpanafika amin'ny lafiny rehetra Ranavalona I. Ny tolona ho amin'ny fivondronana sy ny fahaleovan-tenam-pirenena, ary ny fitandroana ny muha-malagasy dia manery azy hanaraka sori-dàlana henjana ary indraindray aza feno hery setra, zavatra tsy azo lavina izany. Ny asan'ireo olona tafakatra noho ny ady (fianakaviana hova lehibe sy andriana koa) dia nanampy trotraka ny hamafin'ny fitondrana, satria niaro ny tombon-tsoam-panjakana sy ny fomba amam-panao nentin-dràzana, sady no niaro ny tombon-tsoan'ny antokon'olona manana no mitondra. Noho izany dia dingana eo amin'ny fivoarana nanomboka tamin'ny andron'Andrianampoinimerina ary indrindra fa Radama I, ny nanjakan-dRanavalona I.

OUTLINE

Queen Ranavalona the First had been sitting in the throne of Tananarive 33 years long (1828-1861). Her reign is noticed at first sight, for its absolute authority, permanent wars to unite the country, struggle against any kind of

European influences, persecution of the Christians... She seemed to have been rejecting the policy of reception begun by King Radama the First (1810-1828). She has been for these reasons the most contested sovereign of Malagasy history.

Foreign historians (Ellis - Grandidier - Malzac) could not forgive her for breaking with Europe, and hardness in home policy which, under their eyes, is the fatal result attendant upon it. Until a close date, Malagasy historians (Raombana - Rabary - Razafintsalama) condemned her also for having broken the deep moral and cultural evolution of the Malagasy people, raised by the action of King Andrianampoinimerina or the Christian missionaries. A shy rehabilitation began with Rahaniraka and Andriamifidy who both pointed out the hardness of the kingdom laws, of which she was not responsible, and her true love for her people.

She has been portrayed as a Malagasy Messalina. Now every traveller who were acquainted with her had been forced to relate of a more human person. But a true portrait of Ranaivalona cannot be drawn unless stood in the general context of her reign. Queen Ranaivalona the First was at the head of a kingdom besieged from all parts. War for national unity and independence, for safeguard of the Malagasy identity forced her to a strenuous policy, and it must be said, sometimes to a ferocious one. This hardness increased with the doings of an aristocracy grown out of wars and the new born military society (great Hova families, but also Andriana ones), which society added to the defense of State interests and the Ancestors' tradition the one of their privileges as an owning and ruling class. Queen Ranaivalona's reign stood then in the course of an evolution whose origins can be traced back to King Andrianampoinimerina's initiatives and above all, to King Radama's ones.